

LA PSYCHANALYSE
AVEC NICOLAS ABRAHAM
ET MARIA TOROK

Collection « Transition »

Dirigée par Jean Claude Rouchy

Creuset de recherches qui interrogent le rapport entre la réalité psychique et son inscription sociale, culturelle, historique, groupale et familiale, tel est l'espace transitionnel qu'ouvre cette collection.

Transition : une pensée analytique, une capacité d'établir des liens entre différentes perspectives des sciences humaines (psychanalytiques, psychosociales, culturelles, sociales, anthropologiques, philosophiques, historiques...) qui prennent sens dans leur conjonction.

L'objet de la collection est de faire connaître les travaux de praticiens qui ouvrent de nouvelles voies à la compréhension des processus inconscients en référence à leur expérience clinique, psychothérapeutique, sociale et culturelle.

Déjà parus :

Jean Claude Rouchy
Le Groupe, espace analytique
Clinique et théorie

Salomon Resnik
Temps des glaciations
Voyage dans le monde de la folie

Sous la direction de
Jean Claude Rouchy

**LA PSYCHANALYSE
AVEC NICOLAS ABRAHAM
ET MARIA TOROK**

Collection « Transition »
ères

Cet ouvrage a été élaboré à partir du colloque qui s'est déroulé les 22 et 23 janvier 2000 à l'initiative de l'Association européenne
Nicolas Abraham-Maria Torok

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012
CF - ISBN PDF : 978-2-7492-2650-7
Première édition © Éditions érès 2001
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France
www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

Table des matières

Introduction, <i>Judith Dupont</i>	7
Évocation, <i>René Major</i>	9
En souvenir de Nicolas Abraham et Maria Torok, " <i>Barbro Sylwan</i>	13
La mission du survivant, <i>Eva Brabant-Gerő</i>	21

LES AXES DE L'ŒUVRE DE NICOLAS ABRAHAM ET MARIA TOROK

Une psychanalyse non indifférente, <i>Fabio Landa</i>	27
Unité duelle, cryptes et fantômes, <i>Claude Nachin</i>	39
Les secrets de famille, la honte, leurs images et leurs objets, <i>Serge Tisseron</i>	53
Absorber le témoin muet, <i>Philippe Réfabert</i>	69

LE TRAUMA AU CENTRE DE LA CLINIQUE ET DE L'HISTOIRE

Repères sur la question du trauma :	
Freud, Balint, Abraham et Torok, <i>Judith Dupont</i>	77
Catastrophes [Katasztrófak], <i>Maria Torok</i>	81
Le trauma et son impact sur le « creux de mère », <i>Monique Schneider</i>	85
Les traces de la Shoah au tournant du millénaire, <i>Pérel Wilgowicz</i> ..	101
Technoscience médicale et traces de la trace de la Shoah, <i>Jacques Ascher</i>	109
Langages meurtris, pensées empêchées, <i>Liliane Kandel</i>	113
Traumatis collectifs, mythes, rites et toxicomanie, <i>Pascal Hachet</i>	127

DE NOUVELLES PERSPECTIVES POUR LA CONDUITE DE LA CURE

Une analyse d'un autre style, <i>Jean Claude Rouchy</i>	135
Irène et l'héritage psychique, <i>Danièle Broda</i>	141
Recherche fantôme... rapidement, <i>Lise Kovienski</i>	145
Résonance, incorporation et autisme, <i>Stéphane Bollaert</i>	149

Incorporation et introjection dans une psychothérapie d'enfant, <i>Édith Schwalberg</i>	159
À la recherche de Peter Pan. La psychothérapie d'enfant dans l'adulte, <i>Kathleen Kelley-Lainé</i>	171

PSYCHANALYSE, PHILOSOPHIE ET LITTÉRATURE

Philosophie et psychanalyse, aujourd'hui, <i>Christian Delacampagne</i> ..	179
Psychanalyse et philosophie, retour sur l'œuvre de Nicolas Abraham, <i>Carlo Bonomi</i>	187
Psychanalyse et littérature : <i>Les Fleurs bleues</i> ou comment se guérir en rêve, <i>Nicholas Rand</i>	193
Bibliographie.....	203

Judith Dupont

Introduction

Ce livre consacré à l'œuvre de Nicolas Abraham et de Maria Torok a pour but de maintenir cette œuvre importante et difficile dans le courant principal de la recherche psychanalytique.

C'est une œuvre cohérente, qui tourne autour de quelques axes importants, comme par exemple le problème du trauma, mais qui n'est pas fermée sur elle-même, qui ne veut pas se constituer en doctrine. Elle propose des voies nouvelles à la recherche. Plutôt que de commenter et de confirmer les travaux des auteurs classiques de la psychanalyse, Nicolas Abraham et Maria Torok cherchent à y repérer les failles et les contradictions, c'est-à-dire tout ce qui indique qu'il y a là des questions laissées en suspens.

Quatre périodes pourraient être distinguées dans leur carrière de penseurs et de chercheurs :

1. L'œuvre de Nicolas Abraham, philosophe s'intéressant à la phénoménologie et à la psychanalyse, ainsi qu'aux problèmes de la traduction, notamment poétique. Signalons ici sa traduction commentée du *Livre de Jonas*, œuvre du poète hongrois Babits.

2. Vient ensuite la période de travail commun de Nicolas Abraham et de Maria Torok ; on en trouve l'essentiel dans les articles regroupés dans *L'Écorce et le Noyau*, sans oublier *Le Verbier de l'Homme aux loups* qui relève à la fois de la psychanalyse, de la traduction et de la poésie ; l'ouvrage est préfacé par Jacques Derrida. Mentionnons encore que c'est Nicolas Abraham et Maria Torok qui ont obtenu que l'œuvre complète de Sándor Ferenczi soit publiée en français : ce sont eux qui ont convaincu les

Éditions Payot de publier d'abord *Thalassa* avec une introduction de Nicolas Abraham puis, devant le succès de cet ouvrage, le reste des écrits de Ferenczi.

3. Puis, c'est l'œuvre de Maria Torok, restée seule après la disparition de Nicolas Abraham ; sa recherche était dès lors plus particulièrement orientée vers les problèmes du trauma et les questions laissées ouvertes par l'œuvre freudienne. Elle publiait régulièrement dans la revue *Confrontations*, soutenue par René Major et Dominique Geahchan. Un séminaire s'est tenu pendant plusieurs années sur le thème « Trauma, fantasme et cryptonymie », auquel participaient, avec Maria Torok, Adèle Covello, Philippe Réfabert et Barbro Sylwan.

4. Enfin, une dernière période comprend une série d'écrits en collaboration avec Nicholas Rand, dont notamment « Questions à Freud ».

Comme toute œuvre novatrice, celle de Nicolas Abraham et de Maria Torok a suscité autant d'intérêt chez certains que d'hostilité chez d'autres. Les idées nouvelles sont stimulantes, mais elles peuvent aussi faire peur : peur d'avoir à remettre en cause ce qu'on avait l'habitude de considérer comme bien établi. Nicolas Abraham et Maria Torok avaient personnellement eu à faire face à bien des traumas ; l'accueil réservé à leurs travaux par une partie de la communauté psychanalytique a sans doute été l'un d'entre eux. C'est donc dans la logique des choses que les questions posées par le trauma occupent une partie importante dans les travaux de cet ouvrage.

René Major

Évocation

Il est émouvant que nous soyons si nombreux à rendre hommage au remarquable travail de la pensée qu'ont effectué Nicolas Abraham et Maria Torok en un temps où il leur aura fallu, entouré de peu d'amis, affronter constamment l'adversité constituée par l'incorporation largement répandue de la pensée dominante de l'époque. Il leur aura fallu du courage, de la patience, de la ténacité, de l'endurance pour affronter chaque jour les luttes d'une résistance, au sens politique que peut avoir ce terme : de tenir bon à ce qui résiste à la reconnaissance de processus psychiques tenus à l'écart de la conscience psychanalytique. J'ai été témoin, à ses débuts, d'une aventure de la connaissance autour de laquelle s'est nouée une profonde amitié, il y a déjà près de quarante ans.

J'aurais aimé prendre le temps de faire l'exégèse d'un travail souterrain qui s'est poursuivi pendant de longues années et qui doit à leurs auteurs d'avoir su extirper d'eux-mêmes le plus intime des cavernes de l'être, le plus enfoui dans les cryptes de l'âme. Cette tâche, qui reste à venir, requerrait de se plier à une règle de lecture qui est celle-là même que développe l'écriture de *L'Écorce et le Noyau* et qui exige de tenir compte d'une « antisémantique scandaleuse », celle « des concepts désignifiés par la vertu du contexte psychanalytique ». C'est dire que dès que le concept est saisi au feu de l'inconscient, il est cuit. Abraham, en effet, aura posé la question du droit pour la psychanalyse à ce qu'un vocabulaire puisse avoir force de loi, car il faut bien se demander, comme il le fait, « comment inclure dans un discours, quel qu'il soit, cela même qui, pour en être la condition, lui échapperait par essence ? » Et s'il y a

quelque chose comme un « Moi de la psychanalyse », selon l'expression singulière d'Abraham, on peut supposer à ce Moi de la crypte ou du fantôme. Les notions mêmes de « duplicité de la trace » et d'inconscient prothétique à l'intérieur du Moi auront aussi prescrit par avance une lecture des deux pôles anasémiques, écorce et noyau, de *L'Écorce et le Noyau*.

Cette lecture reste à faire. Je satisferai, partiellement sans doute, une certaine curiosité en évoquant quelques souvenirs qui ont jalonné notre parcours. Nous nous sommes connus alors que Marika et Nicolas habitaient encore rue Vezelay, dans un appartement qui se trouvait au fond d'un couloir, où nous nous retrouvions souvent pour de longues discussions. Je leur dois de m'avoir fait connaître Jacques Derrida dont l'amicale et stimulante fréquentation devait devenir de plus en plus assidue au fil des ans. C'était chez les Clancier où nous étions réunis. Nicolas présentait un travail, dans le style ferenczien, sur le passage de l'animal à la station debout et sur l'atténuation de l'olfaction au profit du développement d'autres sens. Quelques années plus tard, Nicolas et Marika entraînaient Derrida, à ma grande surprise, à la première conférence que je fis à l'Institut de psychanalyse sur « L'économie de la représentation ».

En 1964, je les retrouvai, au cours des vacances d'été, à Budapest. Ils y retournaient pour la première fois depuis leur exil. Le souvenir du pont impressionnant qui relie Buda à Pest demeure lié pour moi au récit de la toute jeune Marika fuyant sur ce pont l'arrivée de l'armée allemande. Elle ne savait pas qu'elle emportait avec elle des lettres de Freud. Elle me fit rencontrer l'oncle qu'elle aimait beaucoup, le seul membre de sa famille resté en Hongrie. Nicolas, lui, rêvait de revoir son village natal, Kecskemet, situé à quatre-vingt-cinq kilomètres de la capitale. Contrairement à eux, j'étais venu de Paris en voiture. Dans une petite anglaise décapotable. Nous nous entassâmes dans le faible espace qu'elle offrait à ciel ouvert pour parcourir la route, sous le regard intrigué des badauds, jusqu'à ce lieu au nom étrange où fleurit un célèbre abricotier. Nicolas était aux anges. La lumière et le parfum de Kecskemet contrastaient avec le faste mélancolique de la somptueuse Budapest dont la gloire passée hantait les nuits de ses spectres.

Ce voyage ne m'a jamais paru exempt de toute recherche de quelque fantôme induisant l'enquête inconsciente. (*Quelque indû trésor au terrestre ventre / Raison que, morts, les esprits se promènent*, comme il est dit dans Hamlet.) Nicolas était interdit de Séminaire à l'Institut. Près d'une décennie plus tard, je devais mesurer ce qui était enfoui dans la crypte institutionnelle et les effets de cet encrytement. Mon passage à la direction de l'Institut rendit possible l'enseignement – l'un et l'autre dussent-ils être de courte durée – de Nicolas Abraham. On en aura trouvé les traces dans « L'unité duelle et le fantôme » (table ronde à laquelle participaient Dominique Geahchan, Jacqueline Lubtchansky, Maria Torok et moi-même) mais aussi dans « Le fantôme de Hamlet ou le sixième acte ».

Cet indispensable ajout à la pièce de Shakespeare est précédé de « L'entr'acte de la vérité » où l'on trouve ces mots qui devaient à leur tour me hanter, pris dans le double mouvement qui s'y trouve décrit : « Respecter, coûte que coûte, le non-savoir du secret d'un proche, d'où l'apparente *nescience* le concernant, mais aussi, en même temps, lever cet état de secret, d'où la reconstitution de celui-ci en savoir inconscient. Aussi ce double mouvement va-t-il se manifester en symptômes et engendrer propos et actes "gratuits" et déplacés, allant jusqu'à l'insolite : hallucinations, délires. » Nicolas avait imaginé, presque mot pour mot, le document secret, tout en se soupçonnant ou en étant soupçonné d'être délirant. Jusqu'à ce que cette « lettre sous le manteau » soit exhumée. C'est à quoi fait allusion Maria Torok dans sa lettre qui est reproduite ici sous le titre « *Katasztrófák* ».

C'est rue du Cherche-Midi, au cours de nos fréquentes discussions, que fut inventé « Confrontation » qui, pour s'être d'abord tenu rue Saint-Jacques, devait en être assez vite chassé. Notamment, après une réunion de discussion autour du livre de Serge Leclaire et Nata Minor, *On tue un enfant*, pour laquelle se retrouvaient de vieux amis, François Perier et Wladimir Granoff. Ni l'espace physique, ni l'espace psychique du lieu ne pouvaient contenir de telles confrontations. L'exil ne fit qu'accroître notre liberté et celle, du coup, de beaucoup d'autres, comme en témoignent les séminaires, colloques et publications auxquelles ce mouvement donna lieu.

Nicolas survivra peu de temps à la création de *Confrontation*. Marika ne cessa d'y participer activement. Elle contribua à la préparation et à la réalisation de plusieurs numéros des *Cahiers Confrontation*, de 1979 à 1989, et on y trouve plusieurs textes d'elle. Une année durant – c'était au début des *Cahiers* – nous eûmes chez elle un séminaire hebdomadaire avec Wladimir Granoff, Jean-Michel Rey, Marie Moscovici, Marguerite et Jacques Derrida.

J'aimerais vous livrer une dernière évocation et lever, le temps passé le permettant, un secret. C'est autour du texte « Melanie Mell » (et de l'effet fantôme dans le système théorique) qui fut donné au Colloque franco-latino-américain à Paris en 1981, publié la même année dans *Géopsychanalyse*, et que Maria Torok prépara avec Barbro Sylwan et Adèle Covello dont je rappelle qu'elle fut une proche, une très proche, pendant de longues années, jusqu'à sa mort. Ce texte, qui mettait à jour quelques cryptes kleinienne, fut proposé par un ami londonien à l'*International Journal of Psychoanalysis*. La réponse qui fut donnée et la suite témoignent de l'avance de la pensée que nous honorons aujourd'hui, et du temps qui fut nécessaire pour qu'elle soit reconnue. L'éditeur répondit que la publication de « Melanie Mell » entraînerait la perte de nombreux abonnés kleinien. Quelques quinze ans plus tard, on me demandait les droits de sa traduction anglaise pour l'inclure dans un volume sur Melanie Klein.

Si j'ai choisi le mot « évocation » pour vous faire part de quelques souvenirs, et pour les partager, c'est bien sûr dans le sens que ce mot confère à la convocation des esprits pour leur donner la parole, mais aussi pour le sens juridique du droit d'évocation qui porte une cause d'un tribunal à un autre, disons ici du tribunal du cœur à celui de la raison. Sans jamais quitter ni l'un ni l'autre. Il faudra toujours en reparler.

Barbro Sylwan

En souvenir de Nicolas Abraham et Maria Torok

Le physicien nucléaire italien Enrico Fermi se livrait un jour à ce genre de réflexion devant son collègue hongrois Léo Szilard :

« Notre galaxie contient 10 puissance 11 (c'est-à-dire cent milliards) d'étoiles, et il existe au moins 10 puissance 10 galaxies. Au cours des 10 puissance 10 années depuis le début de l'univers, beaucoup ont dû voir naître des formes de vie hautement intelligentes capables de voyager dans l'espace. La terre est particulièrement favorable à de telles créatures. Elles devraient être ici maintenant, *alors où sont-elles ?* » demanda-t-il à son ami et collègue Léo Szilard. Celui-ci répondit : « Elles sont parmi nous, mais se font passer pour Hongrois. »

Attila József, le poète hongrois dont Nicolas Abraham a traduit des poèmes, notamment celui intitulé « Le cauchemar » que j'évoquerai plus loin, Attila József s'est offert à un train de marchandises à l'âge de 32 ans en 1937. À propos de lui Arthur Koestler écrit : « [...] Cette Hongrie "exotique", au milieu de ce petit peuple qui est le seul à n'avoir aucun parent de race ou de langue en Europe et qui se trouve ainsi le plus solitaire sur ce continent. Cette solitude exceptionnelle explique peut-être l'intensité singulière de son existence et la fréquence avec laquelle ce peuple produit de tels génies sauvages. Pareils à des obus, ils explosent à l'horizon restreint du peuple, et puis on ramasse leurs éclats. La solitude nationale désespérée nourrit et cultive leur talent, leur rage de s'imposer et leur hystérie... Ses véritables génies naissent sourds-muets pour le reste du monde.¹ »

Barbro Sylwan, psychanalyste.

1. A. Koestler, dans *Ein toter in Budapest*, dans *Das Neue Tage-Buch* [Paris-Amsterdam, le 13 mai 1939], dans *Attila József, le Miroir de l'autre* (1997).

Toute tentative de faire un « verbier de l'Écorce et du Noyau » trébuche sur sa propre impossibilité en ce qui me concerne : j'ai consulté un parleur hongrois pour voyager à la recherche d'homonymes, pour me guider dans une telle promenade. Je me suis arrêtée après ces trouvailles :

gondol veut dire penser

burgonya veut dire pomme de terre

csokol veut dire embrasser

L'exil a épargné à Nicolas Abraham et à Maria Torok et à leur œuvre ce destin de sourds-muets.

Nous savons que Freud s'interrogeait en interrogeant Arthur Schnitzler sur la question de savoir d'où ce dernier tenait son savoir sur l'âme humaine : « Je me suis souvent demandé avec étonnement d'où vous teniez la connaissance de tel ou tel point caché, alors que je ne l'avais acquise que par un pénible travail d'investigation et j'en suis venu à envier l'écrivain que déjà j'admirais. » [*« Ich habe mich oft verwundert gefragt, woher Sie diese oder jene geheime Kenntnis nehmen konnten, die ich mir durch mühselige Erforschung des Objektes erworben, und endlich kam ich dazu, den Dichter zu beneiden, den ich sonst bewunderte. »* (Freud à Arthur Schnitzler le 8 mai 1906.)]

Freud encore à cet Arthur Schnitzler, qu'il n'avait jamais osé rencontrer (14 mai 1922), seize ans plus tard (à l'occasion des 60 ans de Arthur Schnitzler) : « J'ai ainsi eu l'impression que vous saviez intuitivement – ou plutôt par suite d'une auto-observation subtile – tout ce que j'ai découvert à l'aide d'un laborieux travail pratiqué sur autrui. » [*« So habe ich den Eindruck gewonnen, das Sie durch Intuition – eigentlich aber infolge feiner Selbstwahrnehmung – alles das wissen, was ich in mühseliger Arbeit an anderen Menschen aufgedeckt habe. »*]

Freud est plus près de sa propre vérité quand il écrit dans *Introduction à la psychanalyse* : « On apprend la psychanalyse (sur son corps propre), en payant de sa personne, en étudiant sa propre personnalité. » Strachey traduit : « *am eigenen Leib* » par « *on oneself* », ce qui enlève l'enjeu vital présent dans l'expression allemande [*« Psychoanalyse erlernt man zunächst am eigenen Leib, durch das Studium der eigenen Persönlichkeit². »*]

Et pourtant, Freud situe à l'âge de 11 ou 12 ans le retour du souvenir de la scène de la mère absente et de son frère qui lui ouvre le placard. Pour s'intéresser à ses souvenirs d'enfance à 11 ans, il faut avoir de bonnes raisons et qui vous échappent. Quelqu'un en lui l'oblige à faire de son « *am eigenen Leib* » une démarche intellectuelle. [Ce « *am eigenen Leib* » qui évoque par homonymie ce « *Laib* » que la femme au bon pain lui offre dans son souvenir du champ de fleurs jaunes.]

2. S. Freud, « Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse », GW, XI, 12.

Dans « Prière sur l'Acropole³ » dont le titre a dû inspirer celui de Freud pour son « Trouble de mémoire sur l'Acropole », Ernest Renan s'interroge de même : « Ô noblesse ! Ô beauté simple et vraie ! déesse dont le culte signifie raison et sagesse, toi dont le temple est une leçon éternelle de conscience et de sincérité, j'arrive tard au seuil de tes mystères ; j'apporte à ton autel beaucoup de remords. Pour te trouver il m'a fallu des recherches infinies. L'initiation que tu conférais à l'Athénien naissant par un sourire, je l'ai conquise à force de réflexions, au prix de longs efforts. »

L'œuvre de Nicolas Abraham et de Maria Torok pourrait susciter le même type de questionnement, je ne pense pas que l'initiation leur a été conférée par un sourire. À propos de la permanence de leurs recherches, Nicolas Abraham y répond à sa manière, notamment dans « Rythmes » : « Le vœu inconscient et son obstacle, le vœu inconscient étant à l'abri de son accomplissement, il implique un obstacle intrinsèque qui le maintient à la fois agissant et inaccompli. C'est parce qu'ils naissent ensemble qu'il est correct de dire : à chaque vœu son contre-vœu » (dans la première mouture il écrivit le « surmoi »).

C'est le *numerus clausus* appliqué à l'Université de Budapest qui a fait venir Nicolas Abraham en France à l'âge de 19 ans, en 1938, et la guerre et l'après-guerre qui auront exilé Maria Torok.

Nous connaissons, par les fragments du rêve princeps non publié parce que censuré par Fliess, les quatre thèmes qui avaient inquiété Freud : *Vaterlandslosigkeit*, *Dalles*, *Martha*, *Angst*. Cette situation d'être « sans patrie », cet exil permanent, la misère et l'angoisse, ces traumatismes dont le Je interroge les effets et les mystères, auront certes fortement contribué à faire advenir la psychanalyse et offrir à Freud un lieu de vie.

Je ne sais pas à quel moment de leur vie Nicolas Abraham et Maria Torok ont commencé leur rapport à la psychanalyse, pour parler trivialement. Quand je fis leur connaissance, en 1953, ils étaient déjà pris dans ses rets, nous étions déjà pris dans ses rets, et les questions du comment, quand et pourquoi ne se sont pas formulées. Ou bien j'ai oublié. Nicolas Abraham était dans Szondi, Maria Torok dans Rorschach et la pédagogie plus ou moins noire. Ensemble on était dans et avec Raymond Queneau. Nos parents étaient merciers et mercières et dans le fauteuil se trouvait « un pauvre psychanalyste de Passy qui avait besoin de quelques picaillons ». Ensemble nous partageons L'Angoisse devant ces poissons cavernicoles qui n'avaient pas de transcendance.

Les philosophes interrogeaient les jupes de ces dames qui se soulevaient dans le va-et-vient au Palais de la Rigolade. J'ai cru entendre un ton à la Raymond Queneau en relisant, comme je viens de le faire, les

3. E. Renan, « Prière sur l'Acropole », dans *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, p. 830 sq.

« Parenthèses » (ce qui veut dire : thèmes à « crochets ») qui introduisent « l'Instinct filial » de Imre Hermann.

Ni Nicolas Abraham, ni Maria Torok, ni l'un ni l'autre ne pouvait, par rapport à l'œuvre de Freud et ce que l'institution en faisait, rester en chemin. Rester avec l'idée d'un auto-engendrement du sujet souffrant.

Fabio Landa écrit dans son ouvrage sur l'œuvre de Nicolas Abraham que la Shoah est présente sans être mentionnée. Le silence sur leurs propres expériences directes de vie et de mort, de deuil, est criant. Il est vrai que les psychanalystes, à l'exception de Freud, ne se racontent guère. Mais toutes leurs contributions s'enracinent dans un terreau qui aura été particulièrement fertile, quelle qu'en soit sa composition. Après la guerre, après la Shoah qui aura emporté presque toute la famille de Nicolas Abraham et des proches de Maria Torok et après y avoir échappé dans des situations différentes, ils ne pouvaient pas rester sourds-muets aux sens de notre mot grec pour dire les blessure, trauma, *titrosko* = blesser par un objet contondant, faire un trou dans la coque d'un bateau. (D'où provient d'ailleurs le mot magique qu'ils ont attribué à l'Homme aux loups, *tiriet*.) « Une invention suppose toujours quelque illégalité, la rupture d'un contrat implicite, elle introduit un désordre dans la paisible ordonnance des choses, elle perturbe les bienséances⁴. »

Beaucoup d'entre nous ont assisté, ont subi, avec eux, l'accueil glacial offert à la présentation que Nicolas Abraham a fait du « mot magique de l'Homme au loup » devant une assistance d'analystes institutionnels. J'avais déjà éprouvé l'extraordinaire malaise qu'un exposé de Nicolas Abraham faisait régner dans un groupe de travail à leur domicile, peut-être ses révisions du complexe d'Œdipe. Le *numerus clausus* était toujours à l'œuvre. Voilà ce que c'est d'avoir raison trop tôt, si même la catégorie « raison » est à sa place ici.

Son œuvre comme celle de Maria Torok a pris son envol à partir de celle de Freud et à partir de celle de Ferenczi, une fois que ce dernier, tel un prisonnier de Michel Ange, s'est dégagé du bloc de marbre dans lequel il fut sculpté. Anecdote : sculpter un éléphant, c'est facile, je prends un grand bloc de marbre et j'enlève tout ce qui n'est pas un éléphant. Une jeune collègue m'a rappelé que Freud lui-même n'a rien dit d'autre, en se référant au propos de Leonardo au sujet de la sculpture : elle se pratique « *per via de levare* » – « enlever de la pierre autant qu'elle recouvre la statue contenue à l'intérieur⁵. »

La phénoménologie ne donnait pas accès à toutes les portes que Nicolas Abraham souhaitait ouvrir, la psychanalyse lui a offert les outils qui lui manquaient. Elle devenait pour lui « la science des sciences ». Le symbole, l'au-delà du phénomène, structure et genèse, l'unité duelle, le

4. J. Derrida, *Psyché : Intervention de l'autre*, p. 11.

5. S. Freud, « Über Psychoanalyse », *GW*, V, 17.

temps, le rythme, l'inconscient, la traduction, la poésie, anasémies. Je n'ose pas dire que ce sont des concepts par lesquels l'invention de Nicolas Abraham a enrichi la psychanalyse, puisqu'il les élève à leur niveau d'anasémie.

Voici la définition qu'il donne de ce mot :

« Les concepts anasémiques classiques (pulsion, libido, inconscient, etc.) ont donc pour tâche de décrire l'indescriptible, l'*X ignotum*, le transphénoménal et cela en partant de ce qui est donné : les phénomènes qui se produisent sur le divan analytique. On parvient à dégager les concepts anasémiques à une seule condition, à savoir que l'on proclame d'emblée que le phénomène est *symbole*, c'est-à-dire qu'il a un complément transphénoménal pour source d'intelligibilité. Or, le symbole – signifiante doublement tronquée – est, d'après la conception psychanalytique, ce qui sépare en réunissant, ce qui réunit en séparant⁶. L'opération symbolique devra être comprise dans sa genèse à partir du conflit qu'elle symbolise, en bref, à partir de l'angoisse qui surgit à son niveau⁷.

Un texte inachevé, *L'Origine de la genèse*, tend à montrer que ce qui fait l'objet de notre refoulement universel est le sens de l'Enfant. L'Enfant majuscule. Ce qui rappelle le refoulement également universel qui frappe le bouc émissaire d'après René Girard. Le refus de l'Enfant qui frappe le langage communicatif, nous dit Nicolas Abraham, échappe peut-être à la seule poésie (*L'Écorce et le Noyau*).

C'est à la poésie que Nicolas Abraham désigne une place à part. C'est aussi dans les poèmes qu'il cite et qu'il a traduits qu'il laisse passer le dire d'une douleur autrement tue.

Il a traduit un poème central d'Attila József, le « Cauchemar ». Attila József qui, à l'âge de 32 ans à peine, en 1936, a offert sa vie dans une attitude de prière à un train de marchandises en marche (il y avait des témoins). Le poème raconte, si l'on peut dire, comment un nourrisson est confié en l'absence de la mère à une sœur, son aînée de sept ans, qui est chargée de donner le biberon à son petit frère. Elle le lui donne sans le donner, en le lui arrachant, en laissant couler le lait à côté, etc.

« Hurle et suffoque, il a faim et peur
ses gencives happent vers l'ombre
Seul peut vivre semblable horreur
l'humain qui accouche de monstres. »

La mère ne saura rien du drame qui se joue en son absence. La petite sœur fait croire à la mère qu'elle exécute convenablement sa tâche et la mère ne demande pas mieux que d'être dupe.

6. N. Abraham, M. Torok, « Pour introduire l'“instinct filial” », dans *L'Écorce et le Noyau*, p. 350.

7. N. Abraham, M. Torok, *L'Écorce et le Noyau*, p. 41.

« Plainte sans voix fige les lèvres
la mère va voir son enfant.
"Il a l'air de sourire en rêve",
se dit-elle en se recouchant. »

Attila József s'est étendu sur des divans psychanalytiques. Avant de se donner la mort, il a adressé ces mots à son psychanalyste :

« Cher Docteur,
Je vous salue très affectueusement. C'est en vain que vous avez tenté l'impossible. » (Signé Attila József)

À la même époque, Nicolas Abraham dresse un tableau des « temporetés » des différentes affections de l'âme. Il est légitime de penser qu'il se soit inspiré de ce poème-cauchemar pour dire la temporeté de la schizophrénie : discontinuité du flux, puis d'y ajouter refus du changement et de l'anticipation. L'un étant évidemment l'effet de l'autre, du traumatisme de la discontinuité du rythme dans la relation.

Nicolas Abraham dans son commentaire de ce poème et du destin de Attila József : « Il ne subsiste aucun doute sur la relation qui existe entre le déclenchement de sa maladie et la cure psychanalytique qu'il poursuivait. Des poèmes déchirants réclamaient qu'un point final fût mis aux insupportables frustrations de la cure... Il est remarquable que les innombrables frustrations réelles dont Attila avait souffert le long de sa vie n'eussent pu avoir raison de sa volonté de vivre. Il a fallu la situation particulière de la psychanalyse pour le précipiter dans sa maladie fatale. Pour comprendre son intolérance aux exigences d'une psychanalyse classique, il suffira de lire la poésie ci-contre. »

Les travaux de Nicolas Abraham sur le rythme m'ont toujours paru difficiles d'accès, non pas à cause de lui, mais à cause de moi. Je viens de les relire et si je ne me sens toujours pas à la hauteur j'ai été frappé par l'importance qu'il attribuait à une approche psychanalytique de l'esthétique, l'importance pour lui personnellement de pouvoir terminer son travail de 1962, auquel il ajoute en septembre 1972 : « [...] à coucher l'œuvre d'art (et non pas l'artiste !) sur le divan analytique on accède à la source même de son efficience, à la région inscrite en elle où créateur et destinataire ne font qu'un, car ils s'y confondent dans l'intuition directe de l'acte de symboliser. Parler l'œuvre à partir de l'inconscient qu'elle implique, la parler de manière à l'ériger en paradigme concret d'elle-même, de manière qu'à partir de ce seul discours, elle puisse être, à la limite, reconstituée sans reste – voilà qui demeure la tâche idéale d'une science ayant l'art pour objet. C'est à cette tâche, infinie mais nullement vaine, que l'auteur se proposait d'apporter une première pierre. »

Nicolas Abraham y fait l'analyse du Corbeau, *the Raven*, de Edgar Allan Poe, qui dit le désir de réincorporer l'objet perdu. « Peu nous importe la psychologie de son créateur réel. Néanmoins toute œuvre

possède une dimension qui la situe par rapport à son auteur *fictif*. Nous pouvons désormais répondre à l'ultime question : *Quel est l'auteur induit par le poème ?* »

Ceci me rappelle un mot de Attila József : « poète est celui que le mot appelle par son nom ».

À la fin de son papier, Nicolas Abraham pose comme un acte de foi que la méthode de l'esthétique psychanalytique pourrait devenir l'instrument théorique d'une critique d'art rigoureuse. « Pour le moment encore, il ne s'agit certes que d'un acte de foi, posant que cela est possible, mais s'y refuser d'emblée équivaldrait à se laisser mourir de soif au bord du puits. »

En matière de traduction, Nicolas Abraham s'est toujours attaqué aux plus difficiles, « *The Raven* », il n'aura laissé qu'une traduction en prose. Nicolas Abraham n'a pas craint de se débattre avec Gérard Manley Hopkins, sa prosodie singulière, ses inventions métriques. Tel un défi (voir *L'Écorce et le Noyau*).

La démarche de Nicolas Abraham, qu'elle se fonde sur la phénoménologie, sur la psychanalyse, est en fin de compte celle du poète, le poète qui ne craint pas le combat avec l'ange, d'affronter le ciel et l'enfer, la vie et la mort, tout ce qui, comme il dit, peut affecter l'humain. C'est ainsi peut-être que la psychanalyse peut devenir pour Nicolas Abraham la science des sciences, à savoir d'une ouverture vers l'infini, ses limites étant les nôtres, notre résistance à la pensée, à l'écoute, à nous laisser affecter, à nos limites d'affectabilité.

D'avoir mis un mot sur ce qu'il a caractérisé comme indicible, tout ce que recouvrent les concepts psychanalytiques, ce à quoi il a donné le nom d'anasémie, me fait penser que la quête de Nicolas Abraham vise, à proprement parler, un au-delà des phénomènes, un au-delà.

« Un immense fleuve d'oubli nous entraîne dans un gouffre sans nom. Ô abîme, tu es le Dieu unique. Les larmes de tous les peuples sont de vraies larmes ; les rêves de tous les sages renferment une part de vérité. Tout n'est ici-bas que symbole et que songe. Les dieux passent comme les hommes et il ne serait pas bon qu'ils fussent éternels. La foi qu'on a eue ne doit jamais être une chaîne. On est quitte envers elle quand on l'a soigneusement roulée dans le linceul de pourpre où dorment les dieux morts » (Ernest Renan, *Prière sur l'Acropole*).

